Esposito John N. (éditeur), *The Oxford History of Islam*

Oxford University Press, New-York 1999, 20 × 26 cm, XII + 749 pages, dont sommaire, p. VII-VIII, chronologie p. 691-696 ; bibliographie sélective présentée par chapitres, p. 697-707, identité des 15 contributeurs, p. 708-709 ; sources des images, p. 710, index général, 711-749.

Ce livre paraît au moment où sort une *Encyclopédie générale de l'Islam*, en six volumes, réalisée sous l'égide de l'Université de Cambridge et alors que la respectable 2e édition de l'*Encyclopédie de l'Islam,* publiée en anglais et en français par Brill à Leyde, lancée vers 1950, voit son achèvement programmé d'ici trois ou quatre ans, sans que le projet d'une 3e édition soit déjà clairement formulé. La fin du millénaire est donc propice aux publications savantes mais généralistes, plus destinées aux étudiants et au public averti qu'aux chercheurs. Dans la prochaine décennie, elles laisseront sans doute place à des éditions électroniques sur DVD-rom ou sur sites internet.

Présentée sous une reliure textile protégée par une seyante jaquette portant une photographie en quadrichromie de la mosquée Badshashi de Lahore, l'*Oxford History of Islam* profite d'une typographie confortable, d'autant plus que toute translittération savante a été évitée : le mot tiré d'une langue orientale est composé en lettres latines courantes d'une fonte différente, sans signaler ni *'ayn,* ni *hamza*, ni voyelles allongées, ni consonnes emphatiques, procédé que nous adoptons pour ce compte-rendu. Des illustrations, en grand nombre, généralement en couleurs, bien choisies et soigneusement légendées, donnent dès le premier abord une impression agréable. Des cartes claires et utiles parsèment le texte ; signalons (p. X) que la couleur grise indiquant la proportion des musulmans dans la population du Niger, du Sénégal, de la Somalie et du Soudan, est absente de la légende accompagnatrice qui semble pourtant complète.

Les contributeurs sont pour la plupart des enseignants, professeurs, professeurs associés ou professeurs visiteurs, dans de grandes universités des États-Unis ; seuls, un d'entre eux enseigne à l'Université Hébraïque de Jérusalem et un autre à l'Université Islamique de Malaisie. Certains, parmi lesquels principalement Ira M. Lapidus, Fred M. Donner, Sheila Blair, Jonathan Bloom, sont mondialement renommés pour la qualité de leurs travaux.

Après une courte introduction, Fred M. Donner présente (chap. 1) Muhammad et le Califat (jusqu'aux invasions mongoles) selon le schéma orientaliste traditionnel, avec assez peu de recul historique. Patricia Crone citée en bibliographie n'est pas véritablement utilisée pour insuffler un doute critique dans un texte narratif. La lecture proposée récemment de l'historiographie arabe du Xe siècle, dont les descriptions d'événements censés se dérouler au premier siècle de l'hégire auraient été avant tout des avertissements voilés sur les dérives possibles des pouvoirs politiques à l'époque de la rédaction de ces récits n'a pas non plus été prise en compte. Plus étonnant, vu l'auteur, aucune attention spéciale n'est portée au rôle des tribus. Le tout est convenu mais utile, honnête et clair.

Suivent cinq chapitres thématiques sur l'apport arabo-musulman dans le domaine du savoir. Vincent J. Cornell (chap. 2) présente la religion comme une connaissance scientifique, volontairement partagée par Allah avec sa créature. Les illustrations commentées éclairent habilement le contenu théorique du texte. Très précise est l'énumération (p. 68) des six piliers de la foi (*arkan al-iman*) : croyance 1/ en Allah, 2/ en Ses anges, 3/ en Ses Livres révélés (énumérés pour les trois religions monothéistes), 4/ en Ses Prophètes, 5/ au Dernier Jour, celui de la Résurrection (décrit selon son déroulement attendu), 6/ à Sa détermination totale de toutes les affaires arrivant sur la Terre. De là, dérive la *shariah*, la Loi, puis la *taqwa*, l'éthique religieuse productrice du bienfait, *ihsan*. L'auteur consacre la fin du chapitre à une relecture de l'œuvre d'Abu al-Abbas al-Sabti, un soufi de Marrakech au XIIe siècle, sur lequel il prépare une étude.

Mohammad Hashim Kamali (chap. 3) reprend l'analyse de la loi musulmane, recoupant quelque peu, au début, le texte précédent, puis il évolue vers une analyse plus poussée des fondements du droit et de ses réformes éventuelles, et des finalités anthropologiques et sociales de celui-ci tel qu'il fut appliqué au cours de l'histoire en insistant sur l'opposition entre individu et société musulmane.

Science, médecine et technologie (chap. 4) sont traitées avec une grande compétence par Ahmad Dallal qui fait ressortir l'ouverture de la culture islamique classique au savoir scientifique. Une large place est consacrée à l'astronomie théorique et appliquée, à l'analyse mathématique et à l'optique, une place un peu plus réduite à la technologie et aux sciences de l'ingénieur, à la médecine, à la botanique et à la pharmacopée. L'acculturation aux héritages grecs et iraniens des savants de toutes religions vivant dans l'immense monde musulman médiéval est bien décrite ainsi que leur capacité d'assimilation, d'analyse, de conceptualisation et de synthèse qui assura la continuité de l'élaboration scientifique générale entre la fin de l'Empire romain et la Renaissance.

Le chapitre 5 sur l'art et l'architecture, rédigé par Sheila S. Blair et Jonathan M. Bloom est excellent et sera utile aux enseignants spécialisés. En 50 pages, sont tour à tour présentées la calligraphie, l'aniconisme relatif, l'utilisation de l'arabesque, de la géométrie et de la couleur dans les décors, enfin l'ambiguïté fondamentale de la lecture que l'objet d'art offre au spectateur, lui permettant de s'échapper d'un monde réel trop terne. La place réservée aux avancées techniques imaginées par les artisans du monde musulman médiéval aurait pu être cependant plus développée. Nombre d'illustrations en couleurs, bien choisies et aux légendes savantes, éclairent utilement un texte précis, inspiré et didactique.

BCAI 17 (2001) Esposito John N. (éditeur) : The Oxford History of Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Majid Fakhry aborde le chapitre 6 consacré à la philosophie et à la théologie en rappelant qu'à Alexandrie, au IIIe siècle apr. J.-C., le néoplatonisme avait émergé autour de Plotin d'une culture cosmopolite, grecque hellénistique, juive et chrétienne. Au VIe siècle, l'orthodoxie byzantine ayant verrouillé cet espace de liberté, nombre d'enseignants rejoignirent l'école de Gundishapur en Perse. Dès le VIIIe siècle, les chrétiens demeurés en Orient après la conquête arabe traduisirent les textes grecs. Avec al-Farabi, à la fin du IXe siècle, les musulmans se mirent à philosopher. Vers 820, le calife al-Mamun institutionnalisa et finança à Bagdad la traduction de textes scientifiques, médicaux et conceptuels grecs. L'auteur traite ensuite du rapport difficile entre dogme religieux et logique philosophique, présentant les positions successives et contradictoires des mu'tazilites et des ash'arites. Puis, l'opposition des hanbalites et de certains chaféites à une pensée libre de toute entrave disciplinaire et religieuse ayant tari la production philosophique en Orient au cours du XIe siècle, l'Andalus prit la succession. L'œuvre libératrice d'Ibn Rushd est longuement analysée. Elle fut féconde pour la pensée juive et chrétienne postérieure mais elle n'intervint guère dans l'élaboration de la culture musulmane à partir du XIIIe siècle. La mise en conformité autoritaire de la pensée spéculative par soumission imposée à la Tradition, déjà présente chez Ibn Hazm en Andalus au Xe siècle, devient plus rigoureuse en Syrie aux XIe et XIVe siècles avec Ibn Taymiyah et Ibn Qayyim al-Jawziyah, fermant l'aventure philosophique en langue arabe. L'auteur consacre quelques pages à l'approche soufie où la spéculation intellectuelle put se perpétuer et au néoplatonisme depuis al-Bistami, al-Hallaj et Ibn Sina à l'époque classique, jusqu'à Suhrawardi, exécuté à la fin du XIIe siècle sur ordre de Saladin et, enfin, à l'ishraqisme illuminé de l'Iranien Mulla Sadr al-Din al-Shirazi, aux XVIe-XVIIe siècles. L'auteur traite ensuite rapidement des origines du réformisme musulman au XVIIIe siècle et des formes qu'il revêtit aux XIXe et XXe siècles. Ce chapitre donne parfois une impression de flou dans l'analyse doctrinale et d'une maîtrise insuffisante de la chronologie de l'islam médiéval, ainsi l'assaut de Ghazali contre la philosophie est curieusement situé au Xe siècle (p. 289).

Jane L. Smith traite (chap. 7) des rapports entre islam et christianisme. Elle évoque l'influence du christianisme sur l'islam naissant, le traitement réservé aux chrétiens soumis, et cartographie intelligemment les étapes successives de la conquête musulmane.

L'auteur analyse la confrontation entre les trois monothéismes spécifique à l'Andalus, une approche de l'islam par les chrétiens de l'Occident médiéval, longtemps brouillée par les préjugés, et, en retour, la vision biaisée que les musulmans avaient d'un christianisme qui leur paraissait beaucoup plus variable, donc inconsistant, dans son rituel et dans sa piété, que leur propre religion. Celle-ci, quasi monolithique dans sa profession de foi et dans son rituel, était perçue par eux, à l'inverse, comme stable et unitaire malgré les oppositions entre sectes qui portaient davantage sur des interprétations de l'histoire des musulmans que sur les fondements doctrinaux révélés.

Un effort louable est effectué pour rendre compte de l'évolution de la vision de l'autre pendant les guerres entre princes musulmans et croisés, puis pendant celles qui opposèrent les États européens à l'Empire ottoman.

L'histoire plus événementielle réapparaît avec Ira M. Lapidus (chap. 8) retraçant les aventures des sultanats et des empires ayant utilisé les armes à feu. Après avoir tracé un bref tableau de la société musulmane médiévale, il montre la lente mise en place d'un nouvel ordre politique : entre 950 et 1050, des élites locales prennent le contrôle des anciennes provinces du califat ; dans la phase suivante, jusqu'en 1200, les frontières s'étant effondrées à l'Est, les espaces iraniens sont submergés par les nomades turcs ; puis, dans une troisième phase jusqu'en 1350, l'invasion mongole amène l'installation dans ces mêmes espaces de nouveaux types de pouvoirs, brillants par leur ouverture multi-culturelle mais politiquement fragiles, très différents des États musulmans traditionnels alors qu'en Orient méditerranéen, des esclaves turcs mettent en place un pouvoir fort tout dévoué aux militaires et très conservateur dans le domaine culturel et religieux. À la fin du XIVe et au début du XVe siècle, l'invasion timouride a fini de dissocier le destin des terres iraniennes, turques et indiennes de celui des terres arabes et turques L'époque est marquée par des changements ethniques, économiques, et politiques et, à l'Est, de nouveaux genres de vie, imposés par la prépondérance tribale des nomades, se mettent en place. La bureaucratie recule et les autorités se dissocient en chefferies locales ; les centres de civilisation se multiplient, usant de langues et de références culturelles variées, ouvrant la voie à de splendides créations artistiques et architecturales, en Iran, en Asie centrale et dans le sous-continent indien. Les confréries soufies contribuent à ce foisonnement désordonné tout en maintenant, grâce à leurs réseaux étendus, une unité certaine du sentiment islamique, unité que perpétue également le renouvellement annuel du pèlerinage à La Mecque. L'auteur décrit ensuite assez rapidement l'empire safavide d'Iran, se construisant une identité volontaire autour de la langue persane et d'un chiisme d'importation. Il consacre un développement bien plus long à l'Empire ottoman, sa genèse, ses conquêtes, le rapport subtil de la religion et de l'État, le rôle structurant d'une hiérarchie institutionnelle et d'une étiquette minutieuse, son économie fondée sur une agriculture concédée, sur un artisanat urbain et surtout sur de grands réseaux commerciaux. Il termine en évoquant les crises qui, avec la mise en place de la nouvelle route des Indes, avec la découverte de l'Amérique et avec la pénétration en Orient des produits occidentaux d'une qualité plus régulière et fabriqués à meilleur compte, ruinent l'économie traditionnelle, affaiblissant cette belle construction à partir du XVIIe siècle.

BCAI 17 (2001) Esposito John N. (éditeur) : The Oxford History of Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'expansion de l'islam vers l'Asie du Sud-Est, déjà mentionnée par Lapidus, est analysée plus complètement par Bruce B. Lawrence (chap. 9). Son texte est illustré par des reproductions de miniatures, connues par ailleurs, mais aussi par des photos de monuments, bien choisies et aux légendes développées. L'architecture témoigne d'une subtile synthèse ; la solidité de conception des structures du bâti et du dessin traceur du décor découlent d'une tradition rationnelle, importée du vieux centre de l'Orient arabe. C'est au goût délicat des Iraniens, des Turcs et des Hindous que nous sommes redevables de la grâce et de la fantaisie imaginative dans l'exécution de l'élévation des bâtiments et dans le tracé fluide des arcs encadrant leurs baies. Ils sont également à l'origine de l'envahissement du décor par des références végétales surtout florales, bien plus réalistes, ainsi que du cadre enchanteur de jardins irrigués dans lequel s'édifient mosquées, palais et mausolées. L'exposé de B. Lawrence s'organise autour de l'idée que l'islam, plus qu'une religion, est en Asie une des grandes civilisations dominantes. Il analyse le complexe « fait persan », fondé sur le vieux fonds culturel des Iraniens, régénéré par une révélation prophétique et une mise à disposition d'une écriture populaire apportées par les Arabes. Grâce à l'efficacité militaire et politique des Turcs et des Mongols, ce modèle remanié fut ensuite diffusé à travers l'immensité asiatique. L'auteur retrace la conquête du sous-continent indien depuis les Ghaznévides, puis les Ghourides, jusqu'aux Moghols timourides dont il analyse plus particulièrement la richesse de l'apport architectural. Puis, il poursuit en décrivant l'expansion de l'islam vers l'Asie du Sud-Est et insulaire.

C'est Dru C. Gladney qui, (chap. 10) dans un article bien informé des développements les plus récents de la recherche, traite des deux islamisations de l'Asie centrale, en direction de la Chine ; les agents de la première diffusion furent les commerçants empruntant la Route de la Soie ou débarquant dès le Xe siècle dans les ports d'Extrême-Orient. Pour la seconde islamisation, les grandes tariqat soufies jouèrent un rôle important dans ces régions bigarrées où la circulation des idéologies concernait des religions variées, christianisme nestorien, manichéisme, bouddhisme et islam, mais où s'entrecroisèrent aussi références iconographiques et techniques artisanales, porcelaines et grès chinois exportées d'Est en Ouest et « bleu islamique » (oxyde de cobalt) et faïence d'Ouest en Est. Aujourd'hui, dans ces marges complexes où identités ethniques et religieuses se recouvrent souvent, la Chine essaie de jouer la carte ouighoure pour répondre à l'attente d'un islam plus unitaire, attente perceptible de la Turquie au Pacifique, malgré l'intensité des conflits locaux comme ceux qui opposent Ouzbeks et Tadjiks.

Nehemia. Levtzion traite (chap. 11) de l'islamisation de l'Afrique jusqu'à 1800. La religion musulmane se diffusa dès la fin du premier millénaire, vers le Sahara et le Sénégal à partir de l'Afrique du Nord à travers le Sahara, vers la Nubie et le Darfur à partir de l'Égypte, vers les rivages de la Corne de l'Afrique ou et de l'Afrique orientale à partir de la péninsule Arabique et du golfe Persique, importée par les marchands navigateurs qui y débarquèrent. Chacun de ces mouvements, lents et amples, est reconstitué au mieux de ce qu'ont conservé les sources. La nouvelle islamisation qui, aux XIXe et XXe siècles, se fit en réaction contre le mouvement de la colonisation européenne est bien plus rapidement évoquée.

On en revient à une approche thématique avec John Obert Voll qui traite (chap. 12) de la renaissance d'un islam réformateur aux XVIIIe et XIXe siècles. Les vastes États musulmans, Empire ottoman, Empire safavide, Inde moghole sont tout d'abord évoqués. Les défaites face aux armées européennes, l'influence renouvelée des tariqat soufies, la rencontre chaque année des musulmans de tout horizon à La Mecque permettant aux wahhabites de diffuser leurs idées, furent les principaux facteurs déclenchants. D'autres réformateurs prêchant dans des groupes ethniques qui se sentaient menacés par l'avance française vers l'Afrique noire occidentale, la poussée russe vers le Caucase et les Balkans, les installations britannique et hollandaise en Asie du Sud-est et en Océanie. Un malaise devant les nouveaux impératifs économiques, une résistance religieuse face au christianisme triomphant, l'apparition d'un sentiment d'identité ethnique et linguistique annonçant de futures revendications nationales, se mêlaient au désir de purifier le dogme et le rituel dans un appel à la renaissance de l'islam. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, des intellectuels usèrent des moyens techniques de l'Occident, imprimerie et journalisme, de son savoir historique et de ses méthodes de raisonnement, pour mieux conceptualiser et diffuser la finalité des réformes.

S.V.R. Nasr consacre à l'expansion coloniale européenne et à l'apparition des États musulmans contemporains un long chapitre (chap. 13), aux illustrations bien choisies, riche en contenu, assurément un des plus importants de l'ouvrage. Tout en reconnaissant l'importance que revêtit parfois l'influence du colonisé sur le colonisateur, il montre combien certaines difficultés rencontrées aujourd'hui par les États musulmans trouvent leur origine dans la période coloniale : dans de lointaines capitales, des frontières aberrantes furent dessinées arbitrairement sur les cartes, en ne tenant compte que des rapports de force entre nations européennes. Une fois le pouvoir colonial en place, les économies furent délibérément et exclusivement tournées vers des cultures d'exportation alors que localement l'artisanat et l'industrie naissante étaient submergés par les produits librement importés de métropole. Le refus d'instruire les élites locales et de les associer à l'administration du pays et au commandement de l'armée se dissimule sous des slogans hypocrites, « le lourd fardeau de l'homme blanc britannique » ou « la mission civilisatrice de la France ». Une fois la libération obtenue, les nouveaux États tentèrent maladroitement d'imiter le modèle de l'ancienne nation dominante alors que rien dans l'histoire locale antérieure

BCAI 17 (2001) Esposito John N. (éditeur) : The Oxford History of Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ne poussaient les habitants à adopter un tel régime dit « démocratique ».

Yvonne Yazbeck Haddad étudie la globalisation de l'islam (chap. 14), c'est-à-dire la façon dont les immigrés musulmans, de plus en plus nombreux depuis 1970 (cinq millions aux États-Unis, trois millions en France, plus deux millions en Grande-Bretagne et en Allemagne, vers 1986), vivent leur religion dans des pays d'autre culture. Chaque État occidental privilégiant l'importation de travailleurs venant de telle ou telle région d'Asie ou d'Afrique, l'ancienne adéquation assimilant tout musulman à un Arabe a disparu. L'auteur analyse les facteurs divers autour desquels se fixent l'identité des immigrés arrivés en Occident à l'âge adulte et celle de leurs enfants nés sur place ainsi que le heurt entre ces identités et celle des habitants du pays hôte. Le rôle des mosquées construites en terre étrangère est primordial dans la constitution de communautés et dans la production des identités. Or, le niveau de culture des imams autoproclamés ou imposés de l'extérieur par des États musulmans riches ou puissants répond mal aux attentes considérables des fidèles. Les notables musulmans ont créé des institutions caritatives ou éducatives qui prônent le respect de la chari'a pour tous et le port de tenues vestimentaires normées pour les femmes. Dans un paysage humain urbain occidental assez homogène, l'appartenance communautaire de populations pauvres et prolifiques, souvent en déficit d'instruction, devient particulièrement visible et peut susciter une réaction de rejet. Par ailleurs, les nombreux conflits en cours dans les États musulmans ou entre États musulmans et non musulmans peuvent entraîner des actions terroristes commises dans les pays occidentaux, d'où une coexistence encore plus problématique entre musulmans et non-musulmans. Une opposition frontale entre un certain islamisme et une certaine bonne conscience occidentale se dessine.

Le texte se conclut (chap. 14) par une réflexion de l'éditeur de l'ouvrage, John L. Esposito, sur l'islam contemporain déchiré entre réforme et révolution. Sont tour à tour examinés les différents facteurs naturels ayant joué un grand rôle aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, rareté de l'eau, abondance du pétrole, vitalité démographique, puis les principaux mouvements politiques, colonisation européenne, réformisme égyptien, wahhabisme saoudien, kémalisme turc, nationalismes arabes et autres, conflit palestinien, coups d'État militaires, résistance afghane contre les Soviétiques, révolution islamique chiite en Iran, rapprochement entre Saddam Hussein et le sunnisme fondamentaliste face aux États-Unis et à la Grande-Bretagne, terrorisme islamique d'Algérie et d'Égypte, prise de pouvoir par les Talibans en Afghanistan. L'islam qui, pendant ses cinq premiers siècles où il domina un territoire immense, pratiqua une tolérance institutionnelle à l'égard des religions du Livre, a, aujourd'hui qu'il se sent humilié par la prééminence technologique, économique, financière et politique de l'Occident judéo-chrétien, une tendance marquée à une pratique du pouvoir, social ou gouvernemental, intolérante à l'égard des minorités non-musulmanes administrées. L'auteur s'interroge donc sur la compatibilité entre islam et démocratie. Il faudrait sans doute élargir l'enquête et se demander si la démocratie telle qu'elle fonctionne en Atlantique nord et au Japon n'est pas l'exception et si la tendance naturelle ne serait pas la négation des droits de l'homme telle qu'on la pratique certes dans la plupart des pays musulmans mais aussi en Russie et Biélo-Russie chrétiennes, en Afrique centrale chrétienne et animiste, en Amérique latine chrétienne ou en Chine confucéenne.

Chaque chapitre a droit à une bibliographie commentée qui renvoie à des sources dans leur langue d'origine ou à des ouvrages de vulgarisation ou savants publiés en langue anglaise (un nombre important sont traduits du français et de l'allemand) ou plus rarement en arabe (seul ouvrage français cité, p. 700, Gardet et Anawati, *Introduction à la théologie musulmane*). À l'exception du chapitre 1, les ouvrages de l'auteur du chapitre occupent naturellement une place de choix. Curieusement, l'*Encyclopédie de l'Islam*, pourtant éditée en anglais et de haut niveau scientifique, n'est jamais citée (sauf erreur de ma part) alors que d'autres ouvrages plus tournés vers la vulgarisation, comme les diverses *Histoires* de Cambridge ou *Encyclopédies* d'Oxford sont constamment signalés. Les bibliographies sont en général abondantes et utiles, à l'exception de celle, trop brève, du chapitre 5 qui ne donne aucune indication sur des ouvrages traitant des arts dits mineurs, céramique, métal, ivoire, manuscrits, etc.

L'index permet de constater la faible occurrence des allusions au conflit entre Palestiniens et Israéliens (p. 472, on signale avec optimisme le rapprochement d'Israël et de l'OLP, ainsi que le retour à la paix en Tchétchène et aux Philippines). Le choix des événements consignés ou omis dans la chronologie laisse le lecteur songeur. Ainsi, à la date de 1975 (p. 695), est consigné le début de la guerre civile au Liban, dont l'unique cause signalée est la radicalisation de la population chiite. Pourtant, le premier acte de cette guerre, massacre de Palestiniens par des phalangistes maronites n'impliqua aucun chiite. Sous l'année 1982, le massacre d'« habitants de Sabra et Chatila » est mentionné sans aucune précision sur l'identité ni des victimes ni des acteurs. En 1994 l'assassinat de 29 fidèles musulmans par le colon Baruch Goldstein est cependant donnée comme étant à l'origine des attentats suicides des Brigades Qasim.

En conclusion, cet ouvrage permet à des étudiants, des enseignants et des journalistes, d'accéder à un savoir suffisant sur les principaux enchaînements de l'histoire des espaces de l'islam et sur les divers domaines de sa civilisation. Il les incite également à s'interroger intelligemment sur le devenir au XXI^e^ siècle des musulmans, qu'ils vivent dans des pays majoritairement islamisés ou qu'ils s'installent dans des communautés minoritaires dans le reste du monde. Certains chapitres adoptent l'allure du positivisme

BCAI 17 (2001) Esposito John N. (éditeur) : The Oxford History of Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

entomologique et pessimiste de l'orientalisme anglo-saxon traditionnel traitant de l'islam comme d'un objet neutre de recherche ; d'autres chapitres font preuve d'une plus grande empathie. Il est probable que l'histoire du siècle qui commence sera étroitement déterminée par le type d'acculturation à la modernité que les musulmans adopteront majoritairement.

Thierry Bianquis
Université de Lyon II

BCAI 17 (2001) Esposito John N. (éditeur) : The Oxford History of Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net